



I

Ça commence à chaque fois par un geste simple oh tout simple, celui d'un peu de couleur au bout de la main et par celle-ci sur un support appliquée. Et au commencement du commencement de ce geste il y a l'homme ancien dans le noir de la grotte qui lève sa main vers la voûte et la presse contre la paroi afin que s'y inscrive sa trace colorée. Première époque, premier tableau. Un homme d'une soixantaine d'années, le regard un peu absent, le visage fatigué, portant barbiche et complet, est assis un soir de juin 1906 dans l'auberge d'un petit village des Pyrénées. Il s'appelle Félix Régnauld. Il vient de passer la journée dans la grotte de Gargas qu'il connaît et fouille depuis plus de trente ans sauf que ce jour-là ce ne sont pas les mêmes choses qu'il est venu chercher, esquilles, os, crânes d'animaux oubliés, mais de la couleur quelle qu'elle soit, taches, lignes ou figures comme celles qu'il a trouvées dix ans auparavant dans la grotte de Marsoulas et devant lesquelles préhistoriens





patentés et sociétés savantes ont ri, les tenant pour des faux grossiers, le prenant lui pour un naïf. Il faut dire que Félix n'est rien, ou presque rien, un simple libraire toulousain qui s'est inventé un destin de paléontologue, fouillant ici et là sans beaucoup de méthode mais avec l'enthousiasme des pionniers, lui et les premiers compères découvreurs de mondes oubliés, Garrigou, Raoul, Chasteigner, médecins, notaires ou rentiers se glissant en jaquette et lorgnon dans d'étroits boyaux de rocher afin d'en remonter des squelettes d'animaux disparus, des bifaces, des os gravés.



Ce jour-là, trente-quatre années après avoir pénétré pour la première fois dans ce même boyau de rocher, lampe haut levée, Félix a d'abord trouvé deux taches colorées faites à l'ocre rouge dans une des draperies de calcaire de la paroi, deux silhouettes de mains bientôt suivies par d'autres, par des dizaines d'autres, mains rouges ou noires, parfois blanches, mains d'hommes et de femmes, d'enfants et de bébés, mains aux doigts écartés, tournées vers le haut, mains isolées ou regroupées, dépliées comme une nuée d'oiseaux, mains élevées avant d'être colorées et ainsi consacrées puis, pendant ce qui nous est une insondable éternité, vingt-cinq et





quelques mille années, oubliées, avant d'être par lui, ce jour-là, retrouvées. Et toutes ces mains soudain haut levées de danser autour de Félix dans la nuit de la grotte leur petite ronde, sarabande rouge et noire que ni lui ni personne diront-ils n'avaient jamais remarquée. Seul debout face à la paroi, une main soulevant la lampe, l'autre crispée peut-être au gilet, il est sans doute resté là, stupéfait, face à ce grand geste immobile posé là depuis une éternité. Félix, il l'a dit plus tard, cherchait effectivement des peintures ce jour-là. Certes le souvenir des moqueries de Marsoulas et le scepticisme des préhistoriens officiels l'avaient longtemps tenu à distance de ces traces colorées mais la roue avait tourné, les peintures avaient été authentifiées et, après avoir fait son mea culpa, la faculté avait recueilli pour elle-même la gloire d'avoir apposé son brevet sur ce qu'elle avait jusque-là ignoré et qu'il avait pourtant été, lui, parmi les premiers à signaler. Il faut dire qu'entre-temps d'autres étaient descendus dans les mêmes boyaux, avaient eu foi dans la couleur et avaient commencé de l'expliquer. Alors, rassuré sans doute par ce nouveau bréviaire, Félix est-il retourné à Gargas ce jour-là afin d'y trouver autre chose que les traces d'habitat, de chasse ou de nourriture qu'il cherchait jusqu'ici au ras du sol, et pour une fois



levant sa lampe, et son nez, il a trouvé ces mains, toutes ces mains, on ne sait pas trop comment, mais il les a trouvées.



Ce soir-là Félix rentre à l'auberge, ne dit rien, ne parle pas. Sans doute veut-il garder sa découverte encore intacte, en préserver l'éclat en quelque sorte puisque approche le congrès de la Société d'anthropologie de Paris, belle occasion de monter à la tribune, de décrire la découverte en mots choisis, de commenter le croquis maladroit fait dans la grotte ce jour-là avant d'aller se rasseoir sur le petit coussin de docte renommée qu'enfin, après tant d'années, il aura bien mérité. Mais aussi avant de tout révéler, avant que ne débarquent la quincaillerie municipale et la pompe académique, l'une et l'autre pressées de humer les effluves de gloire locale qu'exhale sa découverte encore fraîche, avant que n'accourent les universitaires à brevets et les sous-préfets, les uns comme les autres avides d'exercer l'aptitude de leur temps à tout savoir et à tout expliquer, peut-être veut-il simplement tenter de comprendre par lui-même la présence de ces mains, ce qu'elles font là, qui elles saluent ou pour qui elles dansent, à quoi elles jouent en somme. Applaudissent-elles l'orateur à la tribune ? Sont-elles là





au contraire pour s'en moquer, doigts en l'air ? Ou encore lui adressent-elles un signe ou une prière, levées qu'elles sont vers le ciel ? Entrer dans la danse oui ce serait bien, ce serait voir comme elles pensent, ce serait répondre à ce grand geste immobile que tout à l'heure dans la grotte elles lui ont fait par-dessus l'épaule en silence, même si ce n'est pas à Félix que cette tâche reviendra mais aux préhistoriens patentés qui auront soin de recenser, de décrire, de publier. Félix lui se contentera d'avoir l'honneur de signaler une découverte qui devrait paraître digne d'intérêt ou quelque chose dans le genre et ce sera tout, ça s'arrêtera là. Il n'est qu'un amateur enthousiaste et sur l'échelle du savoir il occupe un tout petit emplacement, tout en bas, bien au-dessous de ses distingués confrères comme il les appelle et auxquels il cédera la place dès le croquis montré, la tribune redescendue et le petit coussin obtenu. Ces mains-là, là-bas, dans le silence, ce n'est pas lui qui les fera parler, lui simple arpenteur, inventeur non patenté. Mais en attendant il se tait. Peut-être aussi veut-il les garder encore un peu pour lui, les compter jalousement, les caresser du regard, de la main, bref continuer d'en jouir comme il a dû le faire ce jour-là, lampe haut levée, souffle coupé, nuque raidie.



Alors voilà, pour l'instant il est là, assis face à nous dans la salle de l'auberge ce fameux soir de juin, ne parlant pas, couvant sa découverte. À le voir là, comme ça, on pourrait se demander pourquoi il a mis trente-quatre ans à remarquer ces mains alors que pendant tout ce temps elles étaient à côté de lui, si proches qu'il aurait pu toutes ou presque les toucher. Certes on ne voit bien que ce que l'on cherche et jusqu'ici Félix ne s'intéressait qu'aux silex, grattoirs, pointes de flèches et quartz taillés. Mais surtout la vérité c'est qu'ils ne levaient guère le nez, lui et les premiers compères, Garrigou, Raoul, Chasteigner, habitués qu'ils étaient à suivre les traces de l'homme ancien comme ils l'auraient fait d'un animal, au ras du sol, cherchant dans l'argile souple du passé des traces de pas, des esquilles, des bouts de bois, infimes vestiges et débris dont ils dénombrent les types, classent les formes, datent les variations. Les compères observent l'homme ancien comme ils pistent l'ours des cavernes et, à leur tour accroupis, creusant ici, grattant là, ils reniflent la terre sur laquelle cet être-là nichait, mangeait, dormait. Homme ancien, animal. Félix et les compères, tout comme les préhistoriens distingués et les sociétés savantes, tous également fiers de leur paléanthropologie toute neuve, regardent l'homme ancien avec les



verres que leur ont taillés Rousseau et Darwin, quelque part entre l'état de nature et le chaînon manquant. Le regard de l'archéologue, loin là-bas, qui décrit au même moment Angkor ou la Vallée des rois, celui-là l'homme ancien n'y a pas droit, pas encore du moins, et ceux qui du haut des ruines contemplent les siècles, l'histoire, les civilisations bref la grandeur de l'homme majuscule laissent à d'autres le soin de gratter la terre à la recherche du bout d'os minuscule laissé par un vague ancêtre mi-homme mi-animal auquel ils ont même donné un nom savant quelques années auparavant, *pithecanthropus erectus*, singe-homme dressé, sorte d'entre-deux debout sur ses pattes qui ne sait ni parler ni créer ni encore moins prier. L'homme ancien n'est pas encore sapiens et jusqu'à ce moment-là ou presque il n'a de place qu'au ras du sol, entre immuabilité de l'état de nature et forme biologique en devenir, à peine plus qu'un animal, encore bien moins qu'un humain. Et leur logique là n'est pas que scientifique, non, de principe plutôt, car tout dévoués qu'ils soient à la question des origines et de l'évolution, du cours des choses et du monde, pour eux simplement l'homme ancien ne se tourne pas vers le haut, il ne s'élève pas au-dessus du sol et son seul domaine est la terre dont il vient et qui en conserve les





quelques traces qu'ils en retrouvent, ce fils des origines de l'humanité qu'ils essaient de faire sortir de la nuit des grottes pour, avec des précautions infinies, comme on fait aux enfants endormis, l'amener doucement à la lumière de leur temps.



Car Félix et les compères sont d'un temps qui reste bien campé dans la grande idée de progrès et dans celle qui l'accompagne, la raison. Et dans ces années-là, la grande raison majuscule leur chuchote tous les jours à l'oreille que l'on ne doit voir que ce que l'on sait et ne croire que ce que l'on comprend, que tout ce qui arrive à la lumière du temps doit rentrer dans l'expliqué ou disparaître afin que s'accomplisse la vision de leur grand Berthelot, la figure même de l'homme de science, lorsqu'il leur dit le monde est tout entier aujourd'hui sans mystère. Eux sur qui les promesses de la modernité se sont toujours déversées n'ont d'autre idée du cours du monde qu'une suite ininterrompue de progrès, de découvertes scientifiques et techniques, d'expositions universelles et d'ingéniosité. Et dans la librairie toulousaine de la rue de la Trinité à l'enseigne Félix Regnault Père & Fils défile livre après livre, revue après revue, bulletin après bulletin, l'imposant cortège



d'un temps qui voit ce qu'il sait et croit ce qu'il comprend, d'un temps pragmatique et consciencieux tout garni d'apostolat rationaliste et de conviction laïque, d'un temps où l'on a remplacé l'âme par la raison et la foi par la science. Le nom même de la rue de la Trinité ne renvoie plus depuis longtemps à la sainte union hypostatique et si au fronton de sa librairie il y a bien un Père et un Fils, en fait d'Esprit il n'y a que celui de leur temps. La Trinité à l'enseigne de laquelle Félix est logé ressemble à la triple alliance de la raison, du progrès et de la modernité au service de l'espérance ultime d'une humanité délivrée du fardeau de sa condition. Oui sans doute le monde leur semble aujourd'hui sans mystère et lui Félix, très modestement, aura contribué à en épuiser quelques-uns en datant squelettes d'ours et de cervidés et en les envoyant au Muséum pour qu'ils y soient exposés, tout ça jusqu'à ce jour de juin où face à Félix, en plein devant la raison de Félix, apparaît dans le faisceau de lumière de sa lampe un jeu de mains dont personne jamais ne pourra comprendre les règles avec certitude, danse en rond hermétique et fermée à propos de laquelle toutes les hypothèses continuent de tourner, en rond elles aussi, boucle jamais bouclée, impossible résolution.